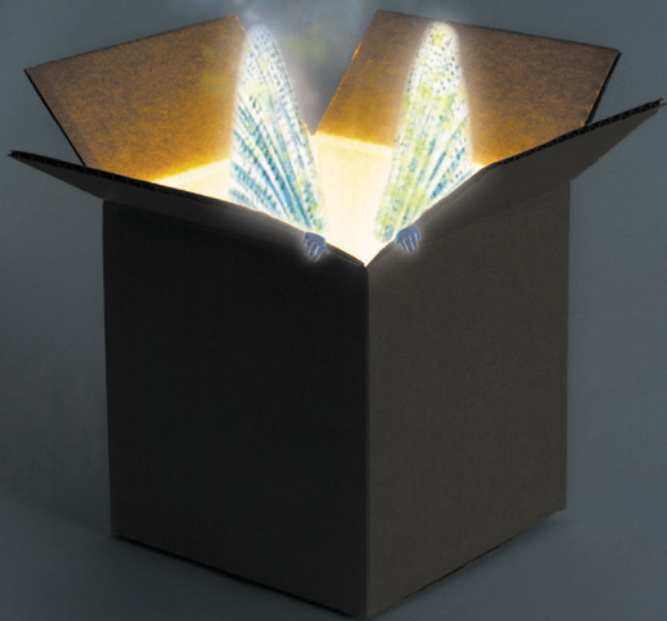


Marie-Aude Murail

Ma vie a changé



Le livre

Si votre appartement sent inexplicablement le muguet (et un peu la violette), et que cette odeur vous submerge pour disparaître l'instant d'après.

Si, dans vos tiroirs, la louche et les slips échangent leur place et que vous ne pouvez en accuser personne.

Si vous découvrez sur votre bureau un objet qui ne vous a jamais appartenu.

Si le voisin du dessous vient vous voir et vous explique qu'il a perdu son elfe.

Alors, que vous croyiez ou non aux choses de l'au-delà, vous pouvez être certain(e) que

votre vie va changer.

L'autrice

Marie-Aude Murail est née au Havre (Seine-Maritime) en 1954. Parisienne, puis Bordelaise, elle vit aujourd'hui à Orléans avec son mari. Ses trois enfants ont grandi, comme ses quelque 90 livres, qui ont traversé les frontières, traduits en 22 langues. Docteur ès Lettres en Sorbonne à 25 ans, elle a reçu la Légion d'Honneur à 50 pour services rendus à la littérature et à l'éducation.

Marie-Aude Murail

Ma vie a changé

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

1

Je tiens d'abord à faire remarquer qu'on m'a toujours considérée comme une personne normale. Je n'ai jamais cru ni aux morts-vivants ni aux maisons hantées. D'ailleurs, je ne crois en rien. Ni en mon médecin, qui confond l'acné avec la rougeole, ni en mon député, qui confond mon portefeuille avec le sien, ni en mon mari, qui me confondait avec sa secrétaire. Je suis sur terre ce qu'on peut faire de plus incrédule. Mon fils Constantin, élève en 5^e 4, est, comme il se doit, l'exact contraire de moi. Que les Martiens existent ne fait pour lui aucun doute. Moi, après six heures de boulot dans mon CDI, quand je me retrouve piégée dans un bouchon, boulevard du Président-Wilson, il vaut mieux ne pas me demander si je crois au Père Noël.

Ce jour-là, c'était un 24 janvier (entre autres qualités inutiles, j'ai une excellente mémoire des

dates), j'avais discuté avec le professeur principal des cinquièmes 4, monsieur Logé-Dangerre.

– Vous avez vu ce que lisent nos chers élèves, en ce moment ? me demanda-t-il en posant une pile de *Fourberies de Scapin* sur mon bureau, au CDI.

– Molière, constatai-je.

– Non. Ça, c'est ce qu'on étudie en classe. Aucun élève ne l'a lu et aucun n'a l'intention de le lire.

Monsieur Logé-Dangerre est un professeur de français assez désabusé. Il sortit de sa sacoche un petit bouquin noir et corné.

– *La Malédiction du vampire*, marmonnai-je, en regardant la couverture éclaboussée d'hémoglobine bien fraîche.

– Je l'ai confisqué tout à l'heure au petit Joderan. Vous voyez qui je veux dire ? Un joufflu à qui on a envie de filer des claques.

Je hochai la tête. Marc Joderan est un pauvre gosse (mal) élevé par sa tante.

Je feuilletai le livre. Chapitre 1 : « Le cercueil vide ». Chapitre 2 : « La mort est au rendez-vous »...

– Ils ne lisent plus que ça, commenta monsieur Logé-Dangerre. Il faut voir les titres ! *L'Homme au hachoir* ou *Mamie Dracula* !

– Au moins, ils lisent quelque chose, remarquai-je.

– Si votre fils ne mangeait plus que des hamburgers, est-ce que vous diriez tout aussi tranquillement : « Ah, bah, au moins, il mange quelque chose » ? Vous savez ce que m’a demandé le grand Cardon ? Si *Les Fourberies de Scapin* « foutaient les boules » ?

Atterré, monsieur Logé-Dangerre répéta à mi-voix :

– « Foutaient les boules », Molière !

Après avoir poussé ma porte, ce soir du 24 janvier, je restai un moment dans l’entrée à renifler. D’ordinaire, mon appartement sent la nouille froide et le vieux chien. Or il flottait, ce soir-là, une extraordinaire odeur de muguet à deux sous. C’est un atomiseur d’ambiance ou une andouillerie de ce genre, pensai-je.

– Constantin ! Qu’est-ce que tu as encore acheté...

Mon fils était à plat ventre sur la moquette du salon en train de... lire. Un saisissement de joie me fit oublier mon premier mouvement d’humeur.

– Tu lis ? !

– Ouais, trop mortel, me répondit Constantin, levant dans ma direction la couverture du bouquin.

L’Homme au hachoir. Je me rembrunis.

– C’est Joderan qui me l’a passé, ajouta mon fils. Il a toute la collec. Sauf un que Logé-Danl’cul lui a confisqué.

– Constantin ! Je t’interdis de... D’abord, c’est un très bon prof. Et c’est quoi, ce parfum ?

– Qué parfum ?

Il renifla et se mit à rire.

– Ah ouais, ça schlingue, dis !

Donc, il n’était pas coupable. C’était probablement une remontée par la ventilation d’un déodorant W.-C. Une copie double oubliée sur la moquette attira alors mon regard. *« J’apprends à me taire. Tu apprends à te taire. Il apprend... »*

– C’est quoi, cette punition ?

– Qué puni... ? Ah ouais, ricana Constantin. *« Je ferme ma gueule, tu fermes ta gueule, il ferme sa gueule... »* C’est le principal. Punition collective.

Le principal, monsieur Bertrand, venait d’arriver. Lunettes d’écaille, joues creuses, pas un rigolo. Les élèves n’ont même pas réussi à lui trouver un surnom.

– Et pourquoi vous a-t-il punis ? insistai-je.

– C’est parce que Joderan avait dit à Cardon que c’était pas vrai que sa mère était partie, enfin un truc dans ce jus, et comme Cardon, il peut pas savoir, alors, c’est n’importe quoi ce qu’y raconte.

D'ailleurs, y dit que j'ai pas de père. Alors, moi, j'y ai dit « ta mère, la pute ». Donc, ça a fait la baston et le principal s'est pointé.

Je regardais mon fils, les yeux exorbités, essayant de retenir le fil de ses propos entre mes mains serrées. Mais de quoi parle-t-il ?

– Au fait, m'man, où qu't'as mis mon kimo d'judo ? mâchonna-t-il.

– Mais parle français ! Articule ! Ça fait six mois que ta grand-mère ne comprend plus ce que tu lui dis. Ton kimono est en bas de ta commode.

– Nan.

– Si. Je l'ai rangé hier. Tu as des yeux pour voir et tu...

Tout en ronchonnant, je me dirigeai vers sa chambre et ouvris le tiroir du bas de sa commode. Pas de kimono. En revanche :

– Veux-tu me dire ce que fait la louche en argent avec tes slips ? m'écriai-je.

Je n'obtins bien sûr aucune réponse et je restai un moment à me dévisager dans la louche qui me renvoyait mes traits déformés par la courbure. Je ne me souvenais plus de l'avoir astiquée à ce point.

– Ce doit être madame Vandrette, murmurai-je, par besoin de m'en convaincre.

Madame Vandrette fait le ménage, une fois par semaine. Ou plus exactement, le lundi, après avoir posé son cabas vert bouteille dans l'entrée, madame Vandrette chatouille mon mobilier avec un plumeau. Ça ne fait rire personne, et surtout pas madame Vandrette qui est sinistre.

– Je n'ai pas trouvé ton kimono, dis-je à mon fils. C'est simple. Tu perds tout.

– Et toi, ton agenda? me rétorqua Constantin.

Je soupirai et, la louche à la main, j'allai chercher une consolation à la cuisine dans la compagnie de mon caniche. Beetlejuice a dix-huit ans, les dents jaunes, l'haleine forte et des plaques d'eczéma rose dans sa peluche noirâtre. Je l'adore.

– Beetle, Beetle, dis-je en lui grattant le cou. Quelle vie!

Chiennerie de vie. Je m'assis lourdement sur une chaise. Mon mari parti. Un enfant à charge. Les gosses du bahut qui ne lisent plus. Madame Vandrette et son cabas. Autant de coups de louche sur ma tête.

– Mais ça pue aussi dans la cuisine! me révoltai-je.

J'allais devoir en parler aux voisins. Ceux du dessus sont épouvantables. Ils ont deux filles tout en jambes qui sautent à l'élastique. Celui du dessous est

fou. Il porte une cape et un béret, façon abbé Pierre. Il a fait Verdun, et peut-être Waterloo.

Soudain, mes yeux s'élargirent. Ils venaient de se poser sur le couffin du chien. Le kimono s'y trouvait.

– N'importe quoi, marmonnai-je.

Je me relevai en grimaçant. Ma vieille lombalgie. Je me frottai les reins. J'ouvris un placard pour y ranger ma louche.

– Mais c'est pas possible ! m'écriai-je. Constantin ! Constantin !

Mon fils déboula dans la cuisine.

– Qué ?

Je brandis mon agenda. Il était dans le rangement à couverts.

– C'est toi, hein ? C'est fin, comme plaisanterie. Ça fait dix jours que je le cherche !

– T'hallucines complet, protesta mon fils. J'y ai pas touché à ton... M'man ! Mon kimo ! C'est le chien qui l'a pris.

– Mais naturellement, dis-je. Et il lui fallait mon agenda pour noter ses horaires de cours. Tout s'explique.

De deux choses l'une, pensai-je alors : ou madame Vandrette est devenue espiègle, ou je suis folle. La

seconde solution me paraissait quand même plus probable.

– Tu trouves pas que c’est bizarre, la maison, en ce moment ? me demanda Constantin au dîner.

– « Bizarre » ?

– Ben ouais, les trucs qui se déplacent tout seuls. C’est comme dans les maisons hantées.

Je regardai pesamment mon fils. Allais-je devoir, moi, la documentaliste, interdire la lecture à Constantin ?

– Si tu ne lisais pas toutes ces idioties, maugréai-je.

– C’est pas idiot. Des fois, t’as des maisons qu’ont pas le bon feeling parce que c’est des criminels qu’ont vécu dedans. C’est prouvé.

– Prouvé par qui ?

– Ben, par des gens qui l’ont vu.

– Mais qui ont vu quoi ?

– Ben, des maisons hantées.

Je levai les yeux au plafond au moment même où le lustre tressaillait.

– Je vais leur envoyer l’homme au hachoir aux gamines du dessus, ça ne va pas traîner, grognai-je en plongeant féroce ment ma louche dans la soupière.

Mais quelle vie, quelle vie !

Avant de me coucher, j'errai devant mes rayonnages de livres. Que choisir? Un Maupassant? Du Pagnol?

– Tu veux le mien? J'ai fini.

Constantin me tendait son horreur de roman. Je fis la moue. Mais, par conscience professionnelle, je le pris. Autant savoir ce que les élèves lisent.

«– Caro, j'ai vu le nouveau voisin. Je suis sûr qu'il déteste les enfants.

Mon frère invente sans cesse des histoires au sujet des voisins. Déjà, il prétendait le mois dernier que madame Harris, notre voisine de palier, était une ogresse!

– Arrête un peu, Steve, dis-je à mon frère. Tes plaisanteries ne me font plus rire. »

Je me mis à bâiller, prévoyant le scénario dès les premières lignes. Bien sûr, le voisin n'était autre que l'homme au hachoir, et Steve, sans s'en douter, avait raison de supposer qu'il détestait les enfants. Il les passait certainement à la moulinette pour en faire des hamburgers géants. Soudain, quelque chose m'arrêta dans ma lecture. Une gêne. J'avais la poitrine oppressée.

– Cette odeur!

Le parfum de muguet venait d'envahir ma chambre. Je le respirai longuement. Il était si fort qu'il tournait presque la tête. D'où pouvait-il venir ? D'une bouche d'aération ? Je me levai et, à tâtons, je gagnai la cuisine. J'allumai le néon et fis sursauter mon pauvre Beetlejuice en plein rêve. La cuisine ne sentait rien d'autre que le vieux chien pelucheux. Accroupie près de lui, j'allongeai le bras pour le caresser. Ma main resta en suspens. Au fond du couffin, mal dissimulée par l'arrière-train de Beetlejuice, il y avait ma louche.

En passant devant la chambre de Constantin, je faillis entrer et déclarer :

– Tes plaisanteries ne me font plus rire.

Mais cette phrase me rappela quelque chose. Ah oui, *L'Homme au hachoir*. J'avais un livre à lire.

– Je vais aérer, dis-je à mi-voix en entrant dans ma chambre.

Je reniflai. L'odeur avait disparu. Bon. Tout cela était absurde. Mais il devait y avoir une explication scien-ti-fi-que. C'était un mirage olfactif ou une pollinisation hivernale du muguet. Je me glissai dans mes draps froids en frissonnant.

– Où il est ? murmurai-je, cherchant des yeux le petit livre noir.

Il avait dû tomber. Je regardai au sol, puis sous mon lit. De plus en plus agacée, je repoussai le drap, la couette, secouai l'oreiller. Un objet s'échappa de la taie. Non, pas *L'Homme au hachoir*. Mon agenda. Je m'assis sur mon lit, découragée. Je ne tournais plus rond. La dépression me guettait. Je faisais des gestes incohérents sans m'en rendre compte.

Une bouffée de muguet vint alors me souffleter. Il était inutile de nier le phénomène. Ce parfum entraît et sortait de la pièce, comme aurait pu le faire une personne vivante. Je le respirai jusqu'à l'épuisement. Jusqu'à ce qu'il disparût. Des larmes me montèrent aux yeux. Je savais d'où venait ce parfum. Du plus profond de moi, du plus loin de l'enfance.

J'avais acheté pour la fête des Mères une petite bouteille verte à la droguerie, de l'eau de toilette au muguet. Ma mère m'avait embrassée, en simulant le plaisir. Puis, croyant que je ne m'en apercevrais pas, elle avait vidé la petite bouteille dans le lavabo. Deux jours durant, la salle de bains avait empesté le parfum à deux sous. Mes deux sous. J'avais huit ans.

De la même autrice à l'école des loisirs

Collection MÉDIUM

La série des *Nils Hazard* :

Dinky rouge sang

L'assassin est au collège *La dame qui tue*

Tête à rap

Scénario catastrophe

Qui veut la peau de Maori Cannell ?

Rendez-vous avec Monsieur X

Amour, vampire et loup-garou

Tôm Lorient

Oh, boy !

L'expérienceur (avec Lorris Murail)

Maité coiffure

Simple

Miss Charity (illustré par Philippe Dumas)

Papa et maman sont dans un bateau

Collection MÉDIUM +

Sauveur & Fils, saisons 1, 2, 3 et 4

La fille du docteur Baudoin

Le tueur à la cravate

De grandes espérances, de Charles Dickens

(adapté par Marie-Aude Murail et illustré par Philippe Dumas)

Trois mille façons de dire je t'aime

Collection BELLES VIES

Charles Dickens

© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition *Médium poche*
© 1997, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2018

ISBN 978-2-211-30071-1